



4 AVRIL 2019 / DANS ACTUALITÉS, EXPOSITIONS / PAR PEREZ LAURENT

COMME UN SOUVENIR...



PAR LAURENT PEREZ.

DOVE ALLOUCHE, PIERRE-YVES FREUND ET ANNE IMMELÉ, FONDATION FERNET-BRANCA, SAINT-LOUIS (68), DU 24 FÉVRIER AU 5 MAI 2019.

L'exposition *Comme un souvenir...* croise les photographies d'Anne Immelé avec les films d'Andreï Tarkovski, et les œuvres de Dove Allouche et Pierre-Yves Freund. C'est ainsi l'infime, « un rien », qui y survient.

Singulière rétrospective que celle d'Anne Immelé. Largement déployée dans les espaces de la Fondation Fernet-Branca, la photographe relit son œuvre des vingt dernières années à la lumière de celle d'Andreï Tarkovski. Ses grandes séries *WIR* et *les Antichambres* (qui ont fait l'objet de publications chez Filigranes en 2003 et 2009, la première suivie d'un texte de Jean-Luc Nancy) et ses ensembles plus récents y sont redistribués selon trois axes inspirés de films illustrant des thèmes essentiels du cinéaste soviétique, et accompagnés de photographies de Dove Allouche et d'installations de Pierre-Yves Freund.

L'exposition s'ouvre sur une projection de la scène initiale de *Solaris* (1972), où Donatas Banionis observe, contemplatif, les alentours de sa maison, les eaux courantes et stagnantes parmi la végétation humide. On sait les enjeux métaphysiques du motif de l'eau chez Tarkovski, où il symbolise le temps, apparemment immobile, toujours en train de filer, et médiatise une forme d'enracinement, ou plutôt d'enfoncement, dans des terrains, philosophiques aussi bien que géologiques, peu stables. La première partie de l'exposition mobilise ainsi surtout des paysages naturels, en particulier de lacs vosgiens, et des portraits. L'organisation en diptyques ou triptyques rythme le propos, hésitant toujours au seuil de la narration – celle-ci faisant l'objet de plus vastes développements, mais toujours non linéaires, dans la seconde partie de l'exposition, inspirée du film autobiographique *le Miroir* (1975). L'association de visages, de sites et de situations y suffit à stimuler la pulsion fictionnelle, un peu à la manière de John Berger et Jean Mohr composant, pour le récit central d'*Une autre façon de raconter* (1981), un montage de photographies et de documents non légendés dont la seule succession, sur une centaine de pages, articule une narration autour de la fin du monde paysan.

EAU DORMANTE

Enfin, l'univers postapocalyptique de *Stalker* (1979) organise un ensemble d'images de lieux de déprise, de paysages fantomatiques, où une végétation interstitielle ou parasitaire signale l'insistance du thème du temps. C'est ici que prend place la série *le Temps scellé* (2006) de Dove Allouche, qui reprend le titre du grand livre de Tarkovski, composée d'images prises sur les lieux mêmes du tournage de *Stalker*, trente ans plus tard. D'un bout à l'autre, les installations de Pierre-Yves Freund – un bac de métal rempli de thé noir miroitant, qui s'évapore progressivement à mesure que dure l'exposition ; les empreintes moulées d'une masse de matériau brièvement tenue entre ses mains – inscrivent justement le parcours dans un temps lui aussi *scellé* et toujours en mouvement.

Comme un souvenir... illustre thématiquement le long débat qu'entretient Anne Immelé avec la technique argentique et le format carré, très dominant dans sa pratique. De l'argentique, la photographe a conservé la passion de l'instantané, d'un irréversible qui ne serait pas celui de l'« instant décisif » (rien n'est plus étranger à son art que la scène de genre) mais d'un copeau détaché du cours du temps au moment où celui-ci semble se figer, de lui-même, comme une photographie. Ainsi, ces nappes d'eau dormante, parfois gelées, éternelles – symboles de permanence, d'enfoncement dans le temps, auprès duquel quelques personnages isolés figurent parfois, sans la troubler. Hésitant toujours entre apaisement et enfermement, le format carré semble, quant à lui, destiné à exprimer cette relation au temps et, plus généralement, au monde. Car ces surfaces planes qui occupent le premier plan – eau de lacs mais aussi de piscines, sols urbains – sont souvent environnées de parois hautes et rigides, à la fois protectrices et menaçantes, rabattant vers l'intérieur l'élan scopique qui semblait s'ouvrir vers l'espace. Les individus représentés sur les portraits sont, eux aussi, souvent repliés sur eux-mêmes, mentalement coupés de leur environnement, peut-être prisonniers de leur méditation. « Les images d'Anne Immelé sont de l'espèce éternelle, écrivait Jean-Luc Nancy. [...] Ce qui survient alors, c'est que rien ne survient. Rien, en ce sens précis où l'on dit "un rien" : la chose infime qui se distingue simultanément du néant et de l'être. » Art du temps par excellence, la photographie est, avec Anne Immelé, la plus lucide expression de son ambivalence.



Anne Immelé, extrait de la série WIR, 1995-2019   Anne Immelé



Anne Immelé, extrait de la série WIR, 1995-2019 © Anne Immelé



Anne Immelé, *Stalker*, extrait de la série *Des lacs*, 2001-2019.



Anne Immelé, extrait de la série Les Antichambres, 2003-2007 © Anne Immelé



Anne Immelé, extrait de la série Les Antichambres, 2003-2007 © Anne Immelé



Anne Immelé, extrait de la série *Le Miroir*, 2018-2019 © Anne Immelé

Couv. : Anne Immelé, *Pe-et-Anne-Lise*, extrait de la série *Des lacs*, 2001-2019 © Anne Immelé.